

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

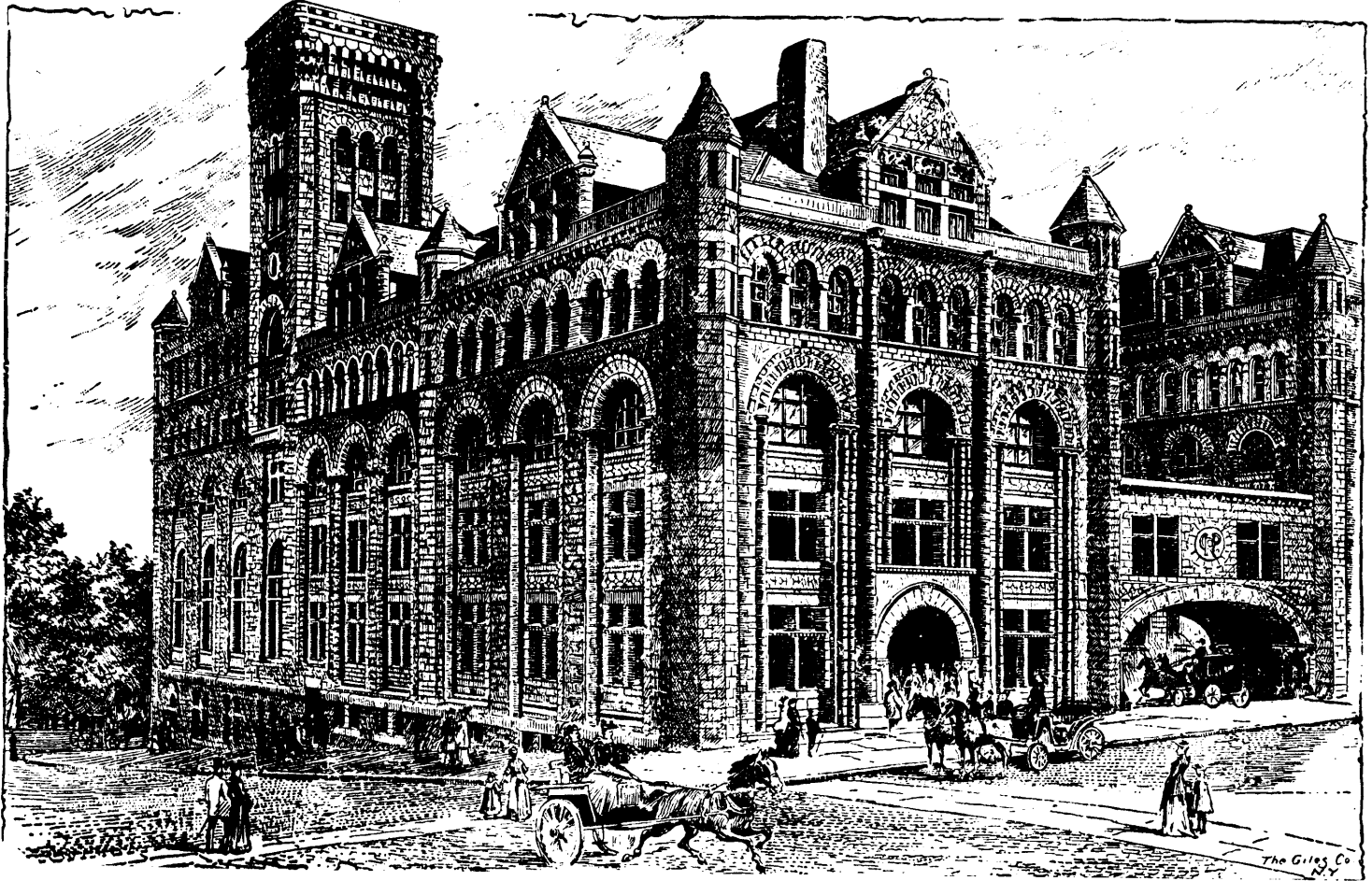
10^{ME} ANNÉE, No 481.—SAMEDI, 22 JUILLET 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

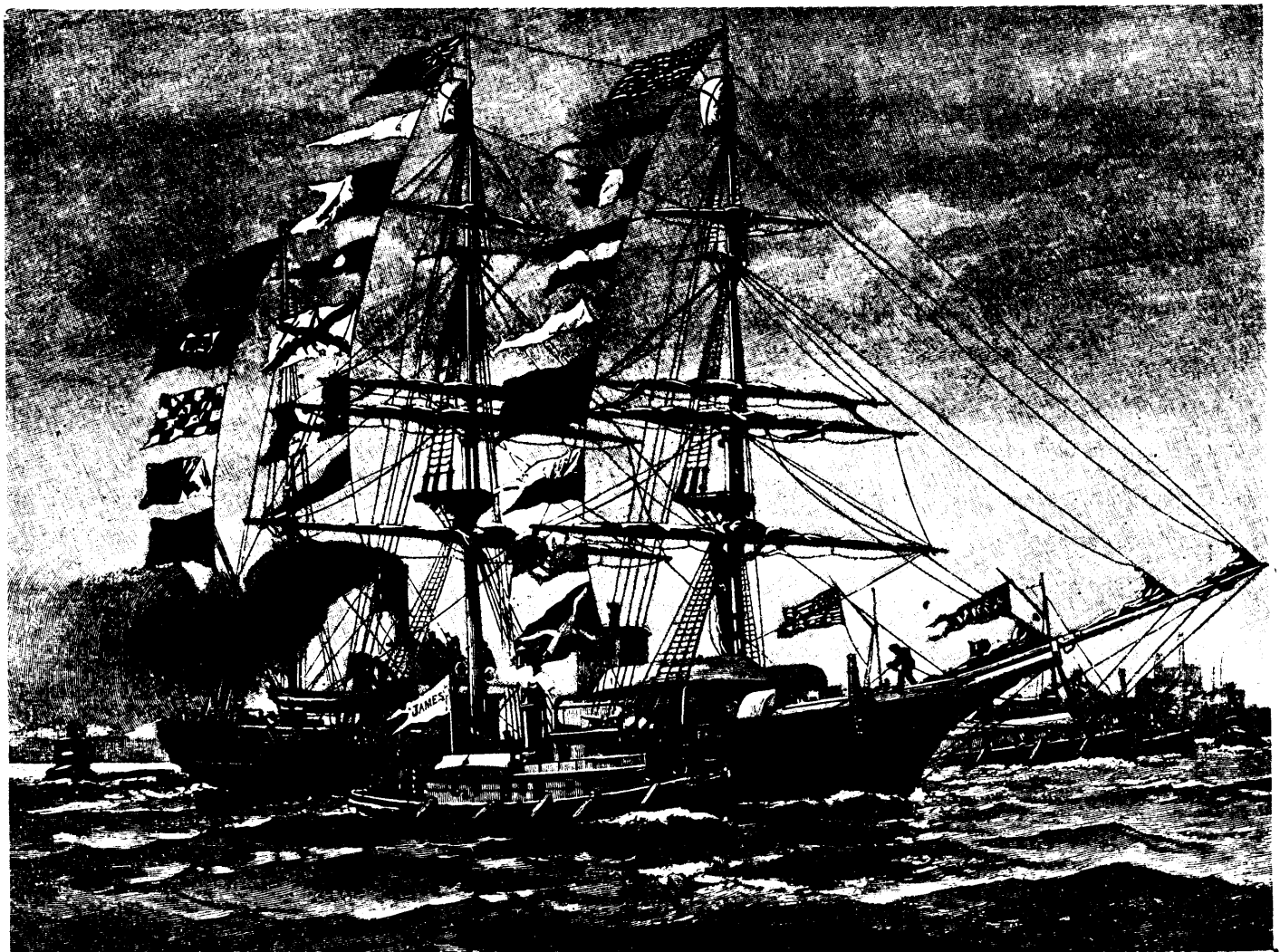
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL. — LA GARE WINDSOR, DU C. P. R.



LE STEAMER *FALCON* PORTANT LE LIEUT. PEARY DANS SON VOYAGE AU POLE NORD

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 JUILLET 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Lettre de l'Amérique du Sud, par Antonio Chord.—Le bon vieux temps, par E. R.—La "Christian Endeavor," par J. St-E.—Pensées sur les femmes.—Poésie : nuit de mai, par Josephus.—Chronique artistique, par Dufresne.—En appel, par Denis Ruthban.—La carte à payer, par Charles Leroy.—L'expédition Peary.—Étymologie par P. G. R.—Prime du mois de juin.—En faction, par Abel Mercklein.—L'annonce du débi-tant.—Poésie : La gloire des nez, par Maurice Bouchor.—Notes et faits : Histoire de la flatterie ; Histoire de l'instruction publique, etc.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroise ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot.—Jeux d'esprit : Enigme ; Charade ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Montréal : La gare Windsor, du C.P.R.—Le steamer *Falcon* portant le lieutenant Peary dans son voyage au pôle Nord.—L'Exposition de Chicago : La grande cour le soir. Illumination à l'électricité de la fontaine Macmonnie.—Montréal : L'intérieur de la Salle d'Exercices pendant la convention de la C. E. S.—Montréal : Vue du Champ-de-Mars. La grande tente de la C. E. S.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga-liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AUX PHOTOGRAPHES ET AMATEURS PHOTOGRAPHES

Nous invitons cordialement messieurs les photographes praticants et les amateurs-photographes, désireux de faire connaître notre pays, à nous expédier des photographies des lieux où ils résident ainsi que des endroits pittoresques de notre magnifique province. Nous rembourserons le port des photographies et nous les retournerons à l'auteur aussitôt photographées, si on le désire.

De cette manière, chacun pourra contribuer à faire connaître les beautés de notre chère province, et ainsi faire œuvre patriotique.

ENTRE-NOUS.



OUS changeons de gouverneur-général ; lord Derby est en mer, à destination d'Angleterre, où il va recueillir l'héritage de son frère, un héritage comme on n'en voit guère que dans les contes de fées, et lord Aberdeen, son successeur, arrivera en septembre.

Quand je dis que nous changeons de gouverneur, je me trompe beaucoup, car ce n'est pas nous que ce changement regarde, mais bien le gouvernement anglais. Notre rôle se borne à payer le

grand seigneur que l'on nous envoie, ce qui est un grand honneur.

Pourquoi changer tous les cinq ans ? C'est ce que je ne m'explique pas très bien.

Les gouverneurs généraux que l'Angleterre nous donne ne peuvent-ils vraiment pas durer plus longtemps ? Le climat est-il trop dur ou les cinquante mille dollars que nous leur donnons chaque année ne leur suffisent-ils pas ?

Je l'ignore, mais ce que je sais parfaitement, c'est que l'on pourrait trouver facilement un Canadien acclimaté, dur au froid, et qui se contenterait de beaucoup moins de dix mille louis.

Les gouverneurs sont un peu dans le même cas que nos miliciens que l'on fait camper pendant douze jours, tous les deux ans ; ils s'en vont au moment où ils commencent à comprendre leur besogne et à connaître le pays.

J'ai déjà dit quelque chose du même genre, il y a cinq ans, mais je n'ai pas la prétention de croire que les ministres anglais en feront le moindre cas.

** Ceux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui ont assisté aux fêtes nationales du 24 juin, ont gardé le meilleur souvenir du discours d'un Français de grand talent, M. Jules Steeg, inspecteur général de l'instruction publique, délégué du gouvernement français à l'exposition de Chicago ; le succès de cet orateur distingué fut même tel que nombre de ses auditeurs regrettaient que l'on n'en eut pas conservé le texte.

M. Steeg, à la demande spéciale de M. le comte de Turenne, consul général de France, a refait de mémoire ce discours, qui vient d'être publié.

Je viens de le lire, mais combien plus je l'aurais goûté s'il m'avait été permis de l'entendre, car me trouvant plus tard avec cet homme distingué j'ai pu apprécier sa valeur.

J'en détache quelques passages :

"Nous avons tant de raisons de l'aimer, dit-il, notre douce France. Son sol fertile, son aimable climat n'ont que des caresses pour ses habitants ; son Nord a des tiédeurs, son Midi a des brises qui corrigent ou défient tous les excès. Elle reproduit à sa façon l'image des autres pays ; elle a les vastes plaines où les moissons ondulent à perte de vue, les riants coteaux où croissent ses vins généreux, des forêts profondes, les rives de la mer, la Provence embaumée, et des montagnes d'où descendent ses fleuves et ses travailleurs. Sans doute, nous n'avons pas l'Himalaya, mais nous nous glorifions des fiers sommets du Mont Blanc ! Il nous semble qu'on peut trouver dans notre France tous les charmes de la nature et qu'elle est le monde en raccourci."

Et plus loin, il ajoute, sur le même sujet :

"Ce n'est pas une nation légère que celle qui se consacre avec tant de tenacité au travail de l'esprit, au travail de l'industrie, au travail de la terre. Notre peuple, il faut le dire pour ceux qui l'ignorent, est un peuple de travailleurs. Ce dont nous sommes le plus fiers, ce qu'on peut admirer chaque jour dans nos villes et dans nos campagnes, ce sont les saines vertus du travail, de l'économie, de l'épargne, de la prévoyance, de la vie de famille. Rien n'est simple, modeste, uni comme la famille française. Elle est un sanctuaire où la probité, l'honnêteté des mœurs, l'honneur du nom sont l'objet d'un véritable culte."

"En dépit des sottises légendes, nos femmes sont des filles respectueuses, des épouses dévouées, des mères tout entières consacrées à leurs enfants. Nous voulons bien que, cédant à l'évidence, on vante leur grâce, mais nous demandons, au nom de la vérité, qu'on reconnaisse et qu'on honore leurs vertus. C'est là notre trésor, et pour lequel nous sommes prêts à sacrifier tout le reste !

"Merci à vous, Canadiens-français, de l'hommage si cordial, du souvenir si affectueux dont vous favorisez notre chère patrie. Vous pouvez vous livrer sans crainte à ces touchantes manifestations. Suivons chacun les destinées que la Providence nous prépare : allez où vous portent vos sympathies, vos intérêts, vos devoirs. La République française se trouve assez grande, assez forte pour ne porter ombrage à aucune susceptibilité légitime."

"Nous sommes contents de notre lot, contents

de notre empire africain, de notre Algérie, de notre Sénégal, de notre Congo, contents de notre empire d'Asie, contents de la place matérielle et morale que nous occupons dans le monde, contents de l'œuvre immense qui nous est assignée, sans rien oublier des devoirs qui s'imposent à notre patriotisme."

Ces paroles viennent-elles calmer les trembleurs et les fanatiques qui ne cessent de hurler leur cri de *French domination* ?

** Il circule toujours des bruits de réformes qui seraient faites prochainement dans l'enseignement, ou plutôt dans le programme des études.

Auront-elles lieu ?

Quelqu'un demandait, l'autre jour, à M. Steeg, dont je vous parlais tout à l'heure, s'il croyait que nous étions en retard sous ce rapport, et voici sa réponse textuelle :

—Non, vous n'êtes pas en retard, car le mot retard comporte une idée de locomotion ; non, vous ne pouvez être en retard, vous êtes arrêtés.

La sentence est sévère, et je la laisse à discuter à ceux qui s'intéressent à cette question si grave.

** En feuilletant un vieil ouvrage, j'ai trouvé, dernièrement, un aperçu du régime d'un collège du moyen âge ; il était un peu dur, comme vous allez pouvoir en juger.

Porter froc et robe grise du drap le plus grossier, avoir la tête rase, faire à tour de rôle la cuisine, laver la vaisselle, couler la lessive et balayer la maison, étaient les articles les plus doux du code du collège de Montaigu.

"Il fallait, par toutes les saisons, se relever de nuit pour assister à un office d'une heure et demie de durée. Les moindres fautes, épiées et dénoncées par une surveillance mutuelle, étaient suivies de corrections jusqu'au sang, car nulle part le martinet ne fut garni de plus de nœuds ni appliqué d'une main plus impitoyable.

"La nourriture était à l'avenant. Chacun recevait, en entrant au réfectoire, une demi-once de beurre pour accommoder le dîner, qui était servi sans assaisonnement : un plat de légumes les plus vils, cuits à l'eau, et un demi-hareng ou deux œufs durs. Jamais de viande, toujours du pain bis, et, pour unique boisson, l'eau tirée au puits de la cour."

Voici maintenant l'emploi de la journée : "De quatre heures du matin à six heures, leçon ; à six heures, messe ; de huit heures à dix heures, leçon ; de dix heures à onze heures, discussion et argumentation ; à onze heures, dîner ; après le dîner, examen sur les questions discutées et les leçons entendues, ou, le samedi, dispute ; de trois à cinq heures, leçon ; à cinq heures, vêpres ; de cinq à six heures, dispute ; à six heures, souper ; après le souper jusqu'à sept heures et demie, examen sur les questions discutées et les leçons entendues pendant la journée ; à sept heures et demie, complies ; à huit heures, en hiver, coucher, et à neuf heures en été."

Il faut avouer que des gens qui se soumettaient volontairement, pendant plusieurs années, à une pareille discipline de misères et de labeur, devaient être doués d'une forte somme de courage et de volonté.

Et en ce temps-là, on trouvait que ce système était parfait et que l'on n'avait pas besoin de réforme.

** Parlerai-je du scandale nouveau qu'un journal anglais prétend avoir découvert ?

On dit, mais je n'en crois rien, que le fils du prince de Galle, le duc d'York, qui vient de se marier avec la princesse May, était déjà marié avec une fille d'un officier de la marine anglaise, que deux enfants seraient nés de cette union, et, de plus, que le mariage aurait été célébré par un prêtre catholique.

On dit bien d'autres choses encore.

LETTRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD

L'ÉMIGRATION DANS L'ARGENTINE



A grande misère qui, en ces dernières années, a ravagé notre Europe, a été la cause d'une forte augmentation des contingents d'émigration.

Manquant de tout, le pauvre a dû tourner les yeux vers des continents où la vie était, disait-on, plus facile.

De tous les pays qui se sont offerts à l'émigration européenne, bien peu se recommandent avec autant d'avantages que la République Argentine.

La douceur de son climat, la fertilité de son sol encore vierge, la facilité avec laquelle on peut le travailler, la diversité de ses produits, sont des éléments puissants que l'émigration saura faire fructifier.

Ce courant qui, en quelques années, a versé sur la République Argentine plus de 300,000 étrangers est d'une toute autre nature que celui qui a donné naissance à l'émigration mexicaine et australienne.

Le caractère qui prédomine dans ces deux émigrations, est le peu d'importance de la classe émigrante : ce ne sont en effet que des aventuriers, la plupart sans feu ni lieu, qui courent à la recherche des placers aurifères.

Une fois sur la terre étrangère, quand se sont envolées les séduisantes illusions, la nécessité a fait d'eux des colonisateurs, et ils ont prospéré, grâce à la fertilité du sol qui les a reçus.

L'émigrant de l'Argentine vient poussé par des besoins, par la dure nécessité. Il vient sur ce sol lutter pour sa subsistance et celle de sa famille.

C'est un ouvrier qu'un manque subit de travail plonge dans la misère.

C'est une famille qu'un événement prive de pain et qui court vers d'autres terres à la recherche du pain.

Beaucoup viennent ici pour un séjour de quelques années seulement, ils pensent travailler, économiser et venir revivre sur la terre natale.

D'autres, heureusement bien plus rares, accourent ici pour se livrer à toutes les fureurs de l'agiotage. Quelques-uns sont venus exploiter la misère et vivre de l'ignorance des classes pauvres qui émigraient en groupes. Ils servaient d'interprètes à leurs compatriotes pour les tromper, soudoyés qu'ils étaient par quelque riche particulier.

Maudite soit cette classe d'émigrants qui est venue importer sur cette terre, l'exploitation et le discrédit.

Dans les beaux temps de la République, une grande confiance régnait entre les commerçants et on ignorait alors ce qu'étaient les effets et les valeurs.

Un homme voulait-il monter un établissement dans la campagne, il venait à Buenos-Aires, et dans n'importe quelle maison de commerce, il trouvait un crédit illimité.

Des chevaliers d'industrie sont venus, qui ont exploité cette branche et qui, riches en quelques années, sont allés en Europe vanter la facilité de la vie sur le territoire argentin.

Lassé d'être trompé, le commerçant a restreint son crédit, et l'Argentine est devenue aussi, sinon plus, paperassière que l'Europe.

L'émigration, dans la République Argentine, par les classes laborieuses qu'elle a transplantées d'un continent à l'autre, par le nombre des émigrants qu'elle a dispersés sur son immense territoire, mérite une importante place dans les grands événements économiques de la fin du dix-neuvième siècle.

Ce mouvement colonisateur est, de notre temps peut-être, un peu trop négligé par les économistes, et il me semble que cette émigration sur les terres encore vierges est l'unique moyen d'éviter la conflagration imminente qui va éclater entre l'ouvrier qui meurt de faim et les grands capitalistes. C'est l'unique moyen de faire produire à notre planète

la plus grande somme de productions utiles, par une équitable répartition des travailleurs sur tous les continents.

Que de fois, à la vue des flots d'émigrants que les navires européens versent, chaque année, sur cette terre, que de fois n'ai-je pas fait une comparaison entre ces émigrations et celles qui ont tant agité les premières années de notre Europe.

Je pensais à tous ces peuples qui, fuyant la misère, se réunissaient en grand nombre sous le commandement d'un chef, et les armes à la main, allaient s'installer sur des terres plus productives.

Je pensais aux émigrations terribles des Huns et des Normands.

Que de changements depuis cette époque reculée !

Ce qui causait des guerres, des dévastations, la soumission par la force du peuple envahi, se fait simplement aujourd'hui.

Les grandes inventions des derniers siècles ont appris aux nations à se connaître et à s'entraider. La navigation à vapeur a rapproché les grands peuples.

Une nation manque-t-elle de bras, elle en demande aussitôt à celle où la surabondance de main d'œuvre rend la vie difficile au travailleur.

Ainsi s'établit une équitable répartition du travail et des productions, remplaçant la lutte pour l'existence par la solidarité humaine, qui nous fait tous égaux et tous également possesseurs de n'importe quelle région de notre planète.

Autour Chard

LE BON VIEUX TEMPS

LES DAMES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL EN 1747



AI longtemps cru—et peut-être n'ai-je pas été le seul à partager cette croyance—que cette prétendue rivalité que l'on dit exister entre les villes de Québec et de Montréal, non pas au point de vue de leurs rapports d'affaires, mais au sujet des mérites ou plutôt des avantages personnels aux habitants de l'une et de l'autre

cités, était d'origine assez récente. Ainsi, j'ai bonne souvenance d'avoir entendu répéter fréquemment que Montréal s'enorgueillissait de posséder dans ses limites la fine fleur du sexe fort, et que, par contre, Québec avait le monopole des frais minois, de tout ce que la beauté féminine offre de plus gracieux et de plus séduisant !

Or, il appert maintenant qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Montréal a joui, un jour, de ce glorieux privilège dont nous nous prévalons aujourd'hui—modestement il est vrai !—celui de posséder le plus brillant essaim de jolies femmes et de jolies filles.

Mais, pour retrouver les traces de cette suprématie montréalaise, il faut remonter bien haut, il faut se transporter par la pensée jusqu'à l'année 1747—plus de 140 ans !—et encore n'a-t-il point fallu tout ce temps à Québec pour enlever à son heureuse voisine le plus riche joyau de sa couronne.

En 1747 donc, Montréal qui devait nous devancer plus tard dans le commerce et l'industrie, disposait du sceptre de la beauté. C'est le professeur Kalm qui s'est chargé de transmettre à la génération actuelle la connaissance de ce fait important, dans une chronique qui fut reproduite, en 1826, dans la *Bibliothèque canadienne* de M. Bibaud et dont voici les parties les plus saillantes :

“ Il faut distinguer, disait M. Kalm, parmi les dames du Canada, et celles qui viennent de France, et celles qui sont nées dans le pays : les premières ont toute la politesse qui est particulière à la nation française ; les dernières se distinguent encore en dames de Québec et dames de Montréal ; les premières n'en cèdent point aux Françaises en politesse, en belles manières et en bonnes grâces et cela parce qu'elles ont l'avantage de converser

fréquemment avec les messieurs et les dames qui viennent tous les étés sur les vaisseaux du roi, et qui passent plusieurs semaines à Québec, mais vont rarement à Montréal.

“ Elles (les dames du Canada) s'habillent superbement, le dimanche, et bien que les autres jours elles ne paraissent pas s'occuper beaucoup du reste de leur toilette, elles aiment à être en tout temps bien coiffées ; aussi ont-elles toujours les cheveux frisés et poudrés, et ornés d'aigrettes et d'aiguilles de tête.”

L'on voit que, sauf la tournure ou le vertu-gadin qui sont d'invention moderne, la mode n'a guère changé.

“ Il y a quelque différence, ajoute M. Kalm, entre les demoiselles de Québec et de Montréal ; celles de la dernière de ces deux villes me paraissent plus jolies que celles de la première : les manières m'ont aussi semblé plus libres à Québec et plus modestes à Montréal.

“ Les demoiselles de Montréal ne voient pas sans déplaisir que celles de Québec trouvent à se marier plus tôt qu'elles. La raison en est que plusieurs jeunes messieurs, qui viennent de France avec les vaisseaux, se prennent d'amour pour les demoiselles de Québec et les épousent ; mais comme ces messieurs montent rarement à Montréal, les demoiselles de cette dernière ville ont moins de chance de se marier jeunes que celles de Québec.”

L'on ne pourrait certes pas, de nos jours, prétexter les mêmes raisons. Les facilités qu'offrent nos voies de communication—sans excepter le creusement du lac Saint-Pierre—ont placé les Montréalaises sur le même pied que les Québécoises. Seulement, il n'y a plus ou fort peu de Français, mais en revanche de bons et solides gailards canadiens qui portent aussi haut dans leur estime les dames de la métropole commerciale que celles de la vieille cité de Champlain.

E. R.

LA “CHRISTIAN ENDEAVOR”

(Voir gravures)

Cette vaste association soi-disant christianisante a visité notre ville, comme chacun le sait, dans les premiers jours de juillet courant. Se transportant, chaque année, de ville en ville, pour y tenir ses grandes assises générales, elle en était arrivée à choisir Montréal pour son rendez-vous.

Cette convention, qui a réuni au milieu de nous plus de seize mille étrangers, avec les quelques incidents qu'elle a provoqués, fera époque dans nos annales.

Pour en conserver le souvenir, LE MONDE ILLUSTRÉ a fait photographier les deux immenses abris, salles de convention improvisées, où la “C. E. S.” a tenu ses séances.

La grande tente, dressée sur le Champ-de-Mars, a été photographiée par le populaire artiste, M. J.-N. Laprés, et nous devons, à l'obligeance de M. Arless, un des plus habiles photographes anglais de Montréal, la vue de la Salle d'Exercices, avec ses splendides décorations.—J. ST.-E.

PENSÉES SUR LES FEMMES

La femme est la plus grande institutrice du genre humain, puisque l'homme enfant reçoit sur ses genoux les premières impressions qui frappent son intelligence, les principes qui régleront plus tard chacun des actes de sa vie.—Mme DROHOJOWSKA.

La femme doit se renfermer dans son ménage, doit plaire à son mari, gagner sa confiance, et le charmer moins par sa beauté que par sa vertu.—FÉNÉLON.

Peu de femmes ont assez de raison pour sentir qu'elles ont besoin d'être gouvernées : et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer.—DE LÉVIS.

NUIT DE MAI

A MON AMI LE DR J.-C. M....

Aux mourantes lueurs du jour l'étang scintille.
Un long frisson ébranle à peine les roseaux.
La lune recourbée ainsi qu'une faucille,
En se berçant se mire au sein profond des eaux.

Les arbres noirs du bord au vent crépusculaire
Frémissent, inclinés entre deux firmaments.
De lointains angelus montent du sanctuaire.
Voici venir le mois des fleurs et des amants.

Le laboureur au front pensif et qui ruisselle,
Avec ses lourds chevaux s'en revient de son champ.
Le ciel se teint de pourpre, et comme une étincelle
Une étoile jaillit du brasier du couchant.

En filets de cristal la fontaine soupire,
Les nuages en lourds flocons dorment là-bas.
Je me sens l'âme triste et tout semble sourire !
Car je songe à tous ceux qui pleurent ici-bas.

Un jeune ange, là-bas, referme sa fenêtre.
Le vent sillonne l'herbe au penchant des talus.
Au sein des fleurs tandis que tout semble renaître,
Moi je songe à tous ceux qui ne renaîtront plus.

Que j'en ai vu, hélas ! et qui faisaient envie,
Tomber comme les fleurs au tranchant de la faux !
Que j'en ai vu partir au matin de la vie
Pour s'en aller dormir sous l'herbe des tombeaux !

Oh ! les belles d'antan, qu'êtes-vous devenues ?
Blanches de mousseline et dans ces vieux détours,
Que de fois, l'œil d'azur et les épaules nues
Vous vintes, en rêvant, confier vos amours !

Les pruniers sont fleuris et semblent blancs de givre.
On entend la musique, et la danse et le chant.
Sur le bord crénelé d'un nuage de cuivre
Se montre, par moments, la lune au front d'argent.

On vous oublie, ô morts ! On a clos vos paupières !
Et des couples joyeux traversent le verger.
Quittant l'affreux sépulcre aussi froid que les pierres,
Est-ce vous que l'on voit dans la nuit voltiger ?

Blancs fantômes ! errant au fond des solitudes,
Dans vos voiles d'azur et les bras enlacés.
Sans vous inquiéter de nos ingratitude,
Vous dites aux vivants : Aimez-vous ! jouissez !

Aimez ! et soyez purs en vos nids de verdure ;
L'ange des voluptés a parfois ses sanglots !
Aimez-vous ! c'est le chant de la fraîche nature,
Le murmure lointain et des vents et des flots.

JOSEPHUS.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Mme Albani, notre célèbre compatriote, vient de remporter un grand succès à Convent Garden, à Londres, dans *Tanhauser*. On lui a fait une véritable ovation.

* *

Une jolie anecdote sur Roybet, le maître artiste, qui a obtenu la médaille d'honneur au salon parisien.

Un jour se présente chez le peintre un pauvre diable portant sous son bras un vieux cadre. Roybet, qui venait de payer dix mille francs une paire de chenets anciens, n'avait plus un rouge liard.

—Revenez demain, dit-il au pauvre hère.

Le lendemain, l'homme était au rendez-vous.

—Tenez, dit Roybet, je ne puis rien faire de votre cadre, mais j'y ai mis quelque chose dedans.

—Vous vous moquez de moi, dit le malheureux, qui faisait une moue dédaigneuse devant la magnifique page, peinte à larges traits, mais d'un coloris rutilant, que lui présentait Roybet.

—Allez, maintenant, dit l'artiste, chez le premier marchand que vous trouverez sur votre chemin, vous êtes sûr qu'il vous achètera votre cadre. Et surtout, ne le vendez pas moins de cinq mille francs.

Le plus piquant de l'histoire, c'est que tout se passa au gré de l'artiste et du pauvre diable.

* *

Beugniet, le célèbre marchand de tableaux de la

rue Laffite, à Paris, possède sur les murs de son antichambre une précieuse et unique collection, dans ce Paris blasé où l'épithète "unique," a été depuis longtemps mise en disponibilité pour retrait d'emploi. Cette collection se compose d'auto-graphes spéciaux : les palettes de presque tous les peintres connus de la fin du siècle.

On pourrait faire un cours d'esthétique devant cette collection typique que M. Beugniet doit léguer à l'Etat. Les diverses écoles modernes sont représentées là, avec leurs tendances nettement accusées, leurs programmes, leurs manifestes, et leurs moindres nuances Et Corot ! mort cependant en pleine apothéose après les longs et cruels débats que l'on sait, il n'a jamais obtenu du jury la grande médaille d'honneur, mais ce succès lui importait peu. Il était à la fin de sa vie, accablé de commandes qui faisaient compensation avec les temps où il disait, railleur et convaincu :

—J'ai enfin vendu un tableau et je le regrette, car sans cela j'avais la collection complète. La palette de ce peintre exquis est carrée comme celles d'ailleurs de la plupart des paysagistes. Ils choisissent cette forme parce qu'elle s'adapte mieux à la boîte à couleurs et laisse les silhouettes contour-nées aux peintres de genre ou d'histoire qui, travaillant à l'atelier, n'ont pas besoin de courir la campagne, sac au dos.

L'aspect des tons fraternisant entre eux dans une promiscuité incohérente rappelle, d'une façon frappante, les couleurs un peu grises, brouillasseuses, humides, harmonieuses qui sont l'essence même de la facture de Corot. Aucun rouge, très peu de verts, du chrome et surtout du blanc d'argent.

Bien différente la palette d'Isabry, qui a été la première de la collection et autour de laquelle sont venues se grouper les autres sur le panneau où elles sont toutes arrangées en panoplie.

Les rouges et les bleus dominant.

C'est un désordre curieux, des couleurs raclées au couteau s'amoncellent en collure près du pouce. Fébrilement, la brosse a été chercher les moindres places nettes pour essayer les tons, à droite et à gauche, en bas et en haut, partout ; on dirait une plaque de marbre aux veines longuement accentuées. Au centre, l'artiste a bouché une place vide avec une pochade nerveuse représentant une dame de la cour de Henri II.

Edouard Detaille a donné à M. Beugniet l'idée de faire illustrer les palettes qu'il voulait collectionner. Aussi, comme Isabey, il a peint sur la sienne un cuirassier, enlevé de quelques coups de pinceau. C'est l'unique point de comparaison, par exemple. La modeste planchette, qui a servi à l'exécution de tant d'œuvres remarquables, est nette, propre, polie, astiquée, comme un garde municipal en faction. Les couleurs, posées méthodiquement par petites touches, ressemblent à des pains à cacheter.

En commençant par la gauche, je note : le bitume, la terre de Sienne brûlée, la terre de Sienne naturelle, l'ocre jaune, la laque jaune, le vert anglais. Au centre, le bleu. Ça et là, quelques essais délicats, pondérés, posés proprement.

Moins accentuée, chez de Neuville, cette correcte tenue du ménage, mais préoccupation analogue pour le placement naturel des couleurs, qui sont alignées comme un peloton de fantassins à la manœuvre.

Eugène Lambert couvre sa palette de larges essais, au milieu desquels saute un chat au minois éveillé, et Bonvin n'utilise que les bords de sa palette, ce qui lui a permis de peindre sur le reste une carmelite assise, un chapelet à la main. Berne-Bellecour doit tenir sa palette perpendiculaire, car ses essais, semblables à des larmes, ont coulé verticalement. Un ton vert bleuâtre domine. Le peintre militaire a posé au centre un petit chasseur à pied, crâne, résolu, le genou en terre, et le fusil à l'épaule. Pour Protais, beaucoup de vert, de gris et de grandes balafres comme essais.

Quant à Vibert, il rompt avec la règle académique qui veut que l'on dispose les couleurs en gamme chromatique allant du blanc au noir. Lui ne tient aucun compte des gradations d'usage et met le blanc au centre, du vert émeraude à l'une des extrémités et à l'autre de la terre de Sienne brûlée. Gustave Doré a signé d'un souvenir et

d'un regret à la patrie exilée son immense palette : une cigogne au long cou, perchée sur une cheminée d'Alsace. A côté, la toute petite palette de Ricard, à peine recouverte de couleurs, forme un frappant et curieux contraste. Il existe autant de différence entre elle et celle de Bonnat qu'entre les portraits exécutés par les deux peintres. L'auteur du *Christ en Croix* fait de larges essais, frottant ses brosses avec une fièvre rageuse. Un peu partout, à la diable, de vigoureux tons de chair, d'épaisses léchades de bleu laqueux ; tout vous aide à retrouver le procédé, l'aspect des œuvres de Bonnat.

Le sexe aimable n'est représenté que par madame Madeleine Lemaire. Il est vrai qu'elle tient très coquettement l'étendard du charme et de la grâce. Une avalanche de roses odorantes et fraîches, qui semblent comme posées par une main habile, sur une coiffure de bal cache en partie les fibres du bois. Les couleurs sont arrangées avec tant de soin et tant de goût que l'on croirait volontiers contempler un écran de porcelaine préparé pour la circonstance. L'une des premières palettes possédées par cet aimable marchand de tableaux date déjà de vingt ans.

Cette dernière partie de ma chronique est tirée d'un écrit de Paul Eudel et fera sans doute plaisir aux amateurs de peinture.

DUFRESNE.

EN APPEL

En notre fin de siècle, les dieux de Rome et de la Grèce ont, paraît-il, émigré aux Etats-Unis ; un Américain nous le raconte. Et dans leurs aventures sur notre continent, je cueille le fait suivant pour les lecteurs... et peut-être les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ.

Dans les temps anciens, le prix de la beauté fut, un jour, décerné à Vénus, et depuis lors Minerve et Junon maudissent le juge du Mont Ida, plus heureuses en cela que le plaideur moderne qui, pauvre mortel, n'a que quelques heures à sa disposition.

Etant donc chez nos voisins, Minerve et Junon dirent, un jour, à Vénus :

—Tout a bien changé depuis le temps où l'encens fumait sur nos autels ; nous sommes maintenant en un siècle de progrès et de lumière ; le goût est devenu plus délicat et plus juste. Il n'est pas bien que vous jouissiez encore des avantages d'un jugement ancien en un état de choses aussi nouveau : nous en appelons de la décision du berger Pâris. Rapportons-nous en à Uncle Sam ; celui-ci jugera de façon impartiale.

—Vénus, confiante en son éternelle jeunesse et sûre d'une nouvelle victoire, pour juge agréé notre voisin.

—Voici donc les trois déesses devant leur hôte ; Vénus lui met en main la pomme d'or, reçue jadis sur le mont Ida comme gage de sa supérieure beauté ; et toutes trois, convoitant le fruit merveilleux, attendent, dans les poses les plus gracieuses, l'arrêt moderne.

Uncle Sam, en face du problème à résoudre, supputa combien de piastres représentait cette pomme d'or, et n'hésita pas : il la mit dans sa poche et alla à ses affaires.

Denis Ruthban

A première vue, on serait tenté de croire que tous les Français sont médecins, car ils ne peuvent s'aborder sans se prendre la main en se demandant les uns aux autres : "Comment vous portez-vous ?"

Vivre en société sans diplomatie, c'est vouloir vivre sans vraies affections. Ne pas dépenser son énergie et sa sensibilité à vaincre de mesquins obstacles, voilà le mot de la politique privée. Alors on se garde pour qui en vaut la peine.—PAUL BOURGET.

LA CARTE A PAYER

M. Dumouron reconduit le docteur qui s'en va d'un air soucieux après avoir visité la malade.

M. Dumouron.—C'est curieux tout de même, cette indisposition, n'est-ce pas, docteur ?

Le docteur.—Heu ! ce ne sera peut-être pas grave.

M. Dumouron.—Ah ! c'est qu'on sait comment ces choses-là commencent et on ne sait pas toujours comment elles finissent.

Le docteur.—Voyons, voyons, il ne faut pas s'inquiéter à l'avance.

M. Dumouron.—Oh ! c'est que je ne suis pas tranquille, voyez-vous, docteur, vous me dites vous-même qu'il faut attendre.

Le docteur.—Evidemment, on ne peut pas se prononcer immédiatement, il faut voir comment cette . . .

M. Dumouron.—Pardou si je vous interromps, mais pourquoi ne lui avez-vous pas tapé dans le dos ? Je croyais, qu'aux malades, on leur tapait toujours dans le dos !

Le docteur.—Dans le cas actuel, c'était inutile.

M. Dumouron.—C'est égal, ça m'aurait fait plaisir, j'aurais été plus tranquille ; une idée, c'est possible, mais que voulez-vous ? on ne se refait pas. Enfin, au total, que pensez-vous de Clémentine ?

Le docteur.—Rien de bien grave, quant à présent, nous verrons demain . . .

M. Dumouron.—Pourquoi pas ce soir, docteur ? Ah ! si vous saviez combien je me tourmente ! ma pauvre femme ! elle est bien malade, n'est-ce pas ? Oh ! j'aurai du courage, mais je vous en prie, dites-moi tout ! Tenez, ayons une consultation, dix docteurs s'il le faut, vingt.

Le docteur.—Mais encore une fois, soyez donc raisonnable, madame . . .

M. Dumouron.—Elle est perdue ?

Le docteur.—Mme Dumouron a une grosse fièvre, mais, en la coupant . . .

M. Dumouron.—Ma femme ! il faut couper ma femme !

Le docteur.—Non, la fièvre, je crois . . .

M. Dumouron.—Mais si vous ne pouvez pas couper la fièvre, qu'arrivera-t-il ?

Le docteur.—Ah ! des complications, naturellement.

M. Dumouron.—Mon Dieu ! mon Dieu ! voilà maintenant que Clémentine va être compliquée ! Que faire ? que faire ?

Ce malheureux Dumouron est comme un fou ; il insiste pour que le docteur rentre taper dans le dos de sa femme, pour qu'il l'examine encore, pour qu'il lui fasse tirer la langue une seconde fois.

Le docteur.—Mais cela ne lui fera aucun bien !

M. Dumouron.—Dans tous les cas, ça ne peut pas lui faire de mal.

Le docteur ne peut sortir qu'après avoir promis de revenir le soir. Sur de nouvelles instances, il revient le lendemain matin, puis à huit heures. On ne voit que lui dans la maison.

M. Dumouron.—Qu'est-ce que cela vous fait ? Je ne regarde pas au nombre de visites, mais pourvu que vous sauviez Clémentine !

* *

Malgré tous les soins et toutes les précautions, Mme Dumouron a eu la variole, mais enfin, au bout de six semaines, elle est sauvée, tout à fait remise. Dumouron s'en va, prônant partout le docteur zélé qui . . ., l'illustre savant que . . .

Trois mois après, M. Dumouron reçoit la note du docteur zélé qui . . .

—Comment ! comment ! qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, cent vingt visites à huit francs ! !

Ah ! par exemple, c'est raide ! Neuf cent soixante francs ! Eh bien, merci, en voilà des gaillards qui gagnent lestement leur argent ! Neuf cents ! mais les conducteurs d'omnibus ne gagnent pas ça en six mois, sans compter qu'ils perdent souvent des places m'a-t-on dit.

Cent vingt visites en quarante jours ! mais alors cela ferait, oui, mettons trois cent soixante jours, neuf fois cent vingt, mille quatre-vingts visites, à huit francs, huit mille six cent francs. Mainte-

nant il avait bien une vingtaine de clients, car avec tous ses airs, il entra et ressortait aussitôt ; à ce compte-là, il aurait même pu en avoir quarante. Quarante fois huit mille six . . . Trois cent quarante quatre mille francs ! ! mâtins, les appointements réunis de tous les ministres !

Je ne chicane pas, ce n'est pas dans mon tempérament, je n'entends pas, pourtant, me laisser écorcher vif, ah ! mais non.

Tous les mêmes, ces farceurs-là. Etudiants, ils font une vie de polichinelle, les cent coups, des horreurs ; ils ne s'amuse qu'à faire la noce et à embêter le monde, et comme ils sont cousus de dettes, une fois reçus, il leur faut trois cent mille francs par an, c'est inouï !

J'aime bien Clémentine, certes, je n'ai pas l'intention de marchander, quand il s'agit de sa santé, mais elle n'était pas malade au point de m'en fourrer pour neuf cent soixante francs !

Ce médecin vient ; il me dit : votre femme a la fièvre, il faut la couper. Je lui réponds : coupez-la ; il ne coupe rien. Est-ce de ma faute ! Comme je lui répétais à toute minute : coupez la fièvre de ma femme ; il n'en fait rien ; alors elle a été compliquée.

Quand on ne sait pas faire un métier, on ne s'en mêle pas. Est-ce que je me mêle de faire des matelas, moi ? Non, parbleu, je ne sais pas ; eh bien, on fait comme moi.

D'abord ce n'est pas moi qui l'invente, attendu que je ne voudrais jamais chicaner pour la santé de Clémentine, mais c'est lui-même qui m'a dit : La fièvre, une fois coupée, ce ne sera rien. Eh bien ! on ne prend pas neuf cent soixante francs à un homme pour lui couper la fièvre de sa femme, on n'a jamais vu ça, ce serait à mettre dans le journal. Vous allez me dire : Mme Dumouron a eu la petite vérole, c'est juste, mais c'est le docteur qui en est la cause, il n'avait qu'à couper la fièvre, je ne sors pas de là.

Neuf cents francs ! sapristi ! il aimerait bien en avoir pas mal comme ça à couper, des fièvres !

Avec ça que ma femme avait un tempérament à avoir la petite vérole. Elle qui en a toujours eu une peur abominable ! Pourquoi a-t-on la petite vérole, après tout ? Parce qu'on ne vous empêche pas de l'avoir, parbleu ! c'est bien simple. Je n'ai pas été chercher ce monsieur pour lui faire soigner une maladie que ma femme n'avait pas, ça tombe sous le bon sens ; je lui ai demandé d'empêcher ma femme d'être malade, il n'a pas réussi, c'est son affaire. Quand on vous manque un chapeau, on le laisse au chapelier : le docteur a manqué sa petite vérole, qu'il la garde.

Ce n'est pas que je marchande, non, j'ai horreur des gens qui marchandent ; j'aimerais mieux . . . voir gratter la terre. Dieu merci, je ne suis pas d'un calibre à lésiner, mais en offrant trois cents francs à ce monsieur, je crois que c'est bien raisonnable.

Le pharmacien, lui, il a fallu y passer, autrement il aurait refusé les médicaments, mais enfin il donnait quelque chose, au moins des bouteilles, des paquets ; mais le médecin, qu'est-ce qu'il a eu à fournir ? Rien, pas la moindre chose, si ce n'est un bout de papier à moi, mon encre, ma plume ! Sans compter que trois cents francs, ça lui fera de belles journées gagnées en se promenant.

Maintenant on me dira : Clémentine n'est pas marquée. C'est vrai, mais il n'aurait plus manqué qu'il lui persille la figure, cela aurait été le bouquet !

Trois cents francs, c'est absolument raisonnable, à la rigueur j'irai jusqu'à quatre, mais pas un centime de plus ; s'il le faut, nous plaiderons, et quand je dirai au tribunal : " Monsieur, j'ai demandé à monsieur de couper la fièvre de Mme Dumouron, il n'en a rien fait, si bien qu'elle a eu la petite vérole ; que dois-je à monsieur ? " Nous verrons un peu comment ça se passera.

* *

M. Dumouron a plaidé, il a perdu, aussi va-t-il partout maintenant déclarant que les médecins sont des voleurs et que la justice est si bien rendue, en France, que les magistrats se font leurs complices.

CHARLES LEROY.

L'EXPÉDITION PEARY

(Voir gravure)

Le *Falcon*, portant le lieutenant Peary et ses treize compagnons, a fait voile pour le Pôle Nord.

Le *Falcon* suivra la même route que le lieutenant Peary a prise en 1891, lors de sa première expédition avec le *Kate*. Il se rendra, par voie de la baie de Baffin, dans le détroit de Smith et de là à la baie de MacCormick, où les explorateurs établiront leurs quartiers d'hiver. Le *Falcon* devra s'arrêter à Godhaven ou à Uppernaville, pour y prendre les chiens destinés à tirer les traîneaux.

Le voyage durera au moins deux ans. L'expédition se compose du lieutenant Peary ; du docteur F. A. Cook, le chirurgien qui l'a déjà accompagné lors de sa première expédition ; M. Edward Arturp, le jeune Norvégien avec lequel le lieutenant Peary s'est aventuré le plus loin vers le nord, en 1891 ; M. Samuel Eutikin, de Westchester ; M. Davison, et le domestique nègre du lieutenant Peary, Matthew Hensen.

ETYMOLOGIES

SAINT-CHRISTOPHE D'ARTHABASKA

Le fondateur de la paroisse de Saint Christophe d'Arthabaska, Charles Beauchêne, allait, le 18 mars 1835, planter sa tente sur les bords de la rivière Nicolet, à dix arpents environ de l'église paroissiale, aujourd'hui bâtie sur le versant d'une montagne, que l'on connaissait alors sous le nom de Mont Christo. On croit généralement que c'est ce qui a valu à la paroisse le choix du patron dont elle porte le nom.

SAINT-ALBERT

Mgr Taché est le fondateur de Saint Albert. C'est lui-même qui désigna l'endroit où fut élevée la première chapelle. Il mit la paroisse sous le vocable de saint Albert, en l'honneur du R. P. Albert Lacombe, premier missionnaire de ce pays.

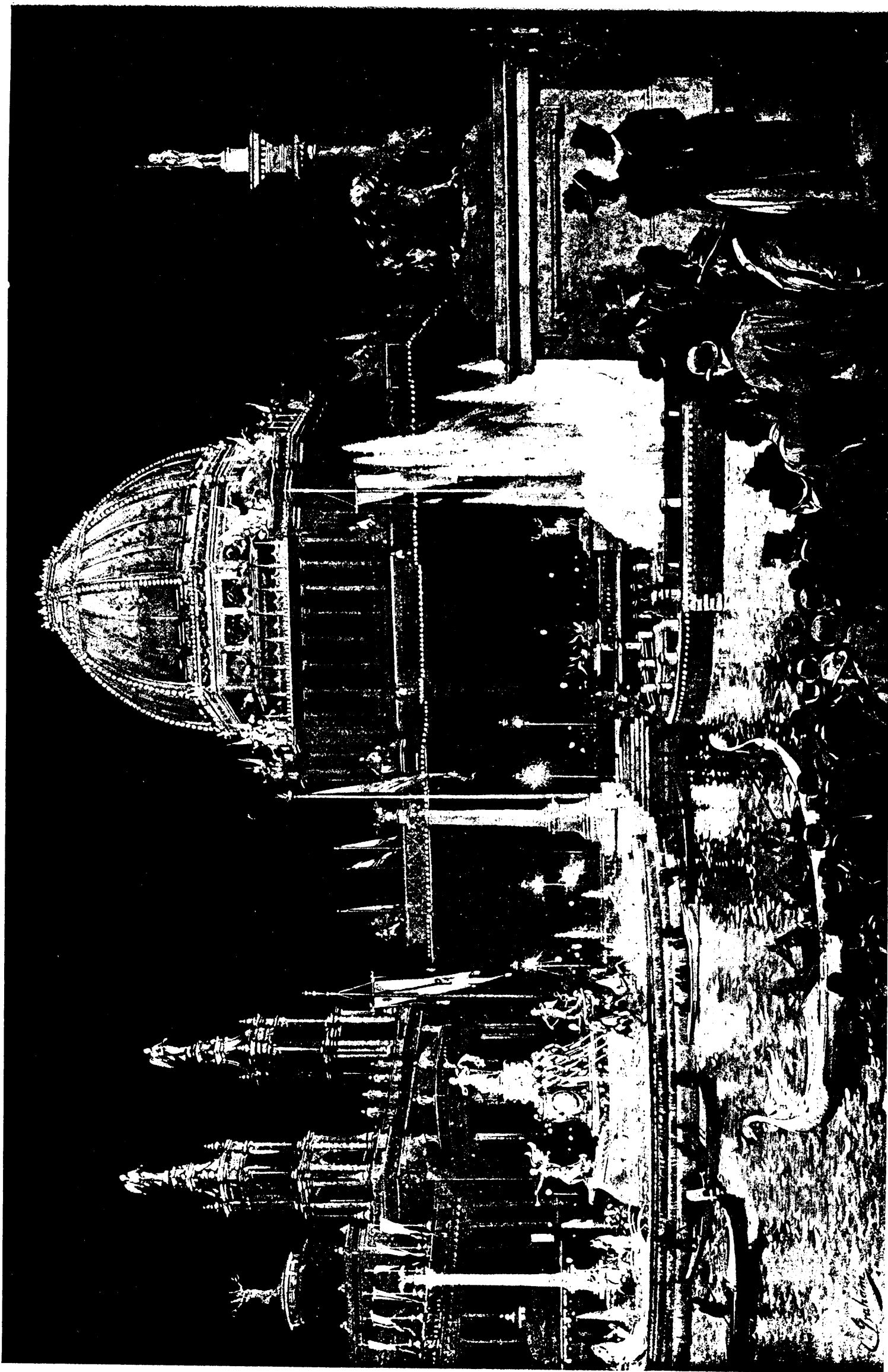
P.-G. R.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

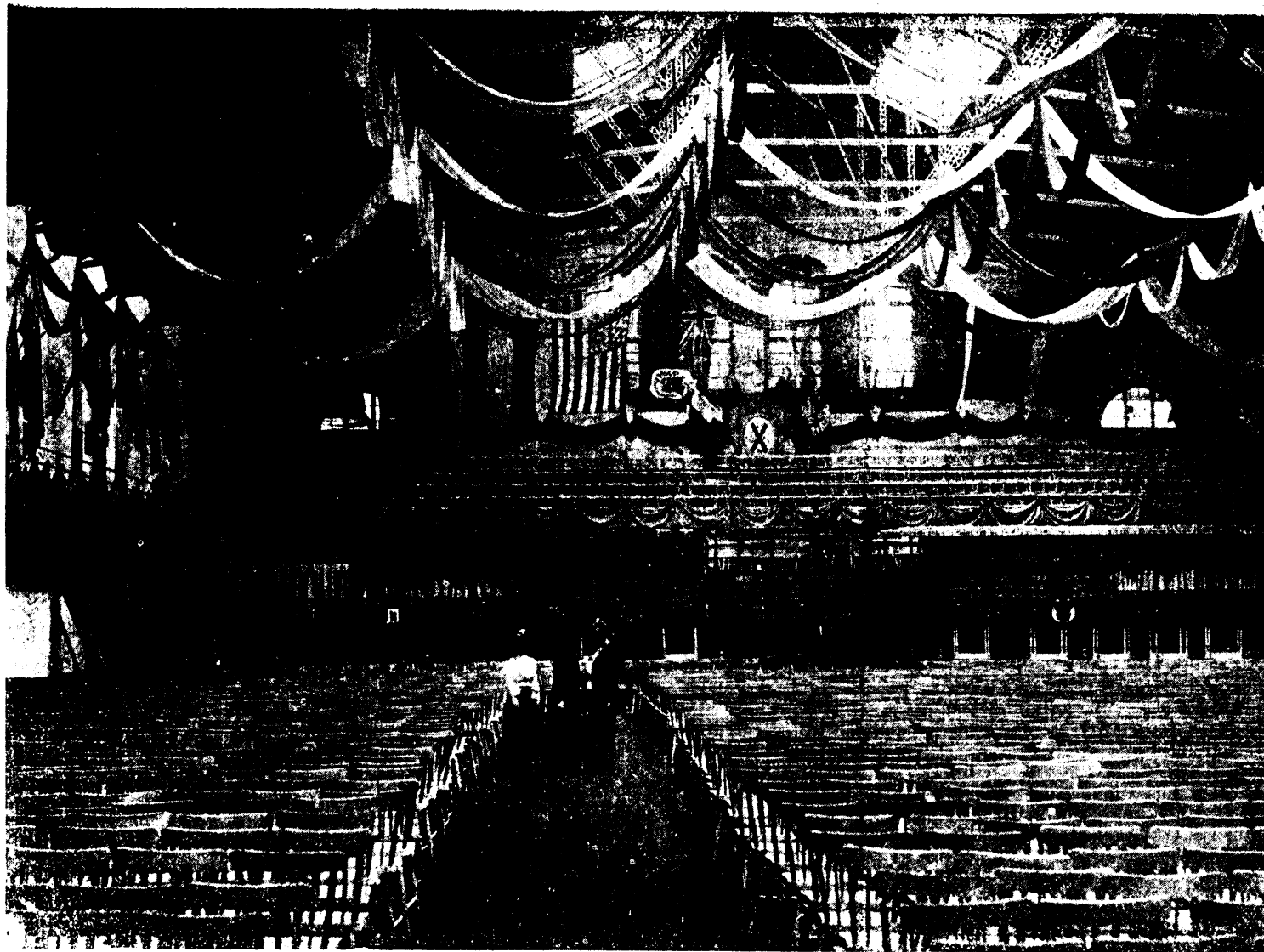
LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—Oscar Rivet (\$5.00), 270, rue Lafontaine ; J. P. Labadie, 265, rue des Seigneurs ; David Wabrook, 30, rue des Inspecteurs ; Alfred Labelle, 273, rue des Allemands ; P. O. Leroux, 168, rue Saint-Christophe ; Pierre Cholette, 409, rue Visitation ; Delle Olive Lachapelle, 18, rue St-Dominique ; François Joly, 1318, rue Notre-Dame ; A. H. Gougeon, 463a, rue St-Hypolite ; J. R. de Cotret, 5, rue Labelle ; Dame J. A. Dauray, 142, rue St-Laurent ; Dame Lamoureux, 598, rue Wolfe ; Michel Legault, 310, rue St-Laurent ; Ernest L. Rondeau, 324, rue St-Laurent ; Delle U. Roy, 2091, rue Notre-Dame ; Moise Devaux, 263 rue des Allemands.
- Québec.—Dame Berrouel (\$15.00), 169, rue Fleurie ; C. Larose, 55, rue Sauvageau ; Joseph Déry, 61, rue de la Reine ; Paul Julien, 19, rue St-Anselme.
- St-Henri de Montréal.—Dame S. F. Barrett, 1109, rue St-Antoine.
- Pointe St-Charles.—Moise Roy, 75, rue Knox.
- St-Joseph de Lévis.—A. Beaugrand (\$10.00).
- Lévis.—Stanislas Deslauriers, 70, rue Wolfe.
- Beauport, Québec.—Dame J. O. Hardy de Châtillon.
- St-Augustin.—Michel Collin.
- Stanford.—Octave Morel & Cie.
- St-Basile de Portneuf.—Dame Emile R. Pepin.
- Ponte-Claire.—Dr G. Madore.
- Sherbrooke.—A. M. Béchar.
- Fall-River, Mass.—Dlle Malvina Brouillet, 26, rue Grant ; F. A. Forest.
- South Worcester, Mass.—Dame Edmond Lambert, 121, rue Canterbury.
- Lewiston, Maine.—N. Brunelle, 35, rue Spruce

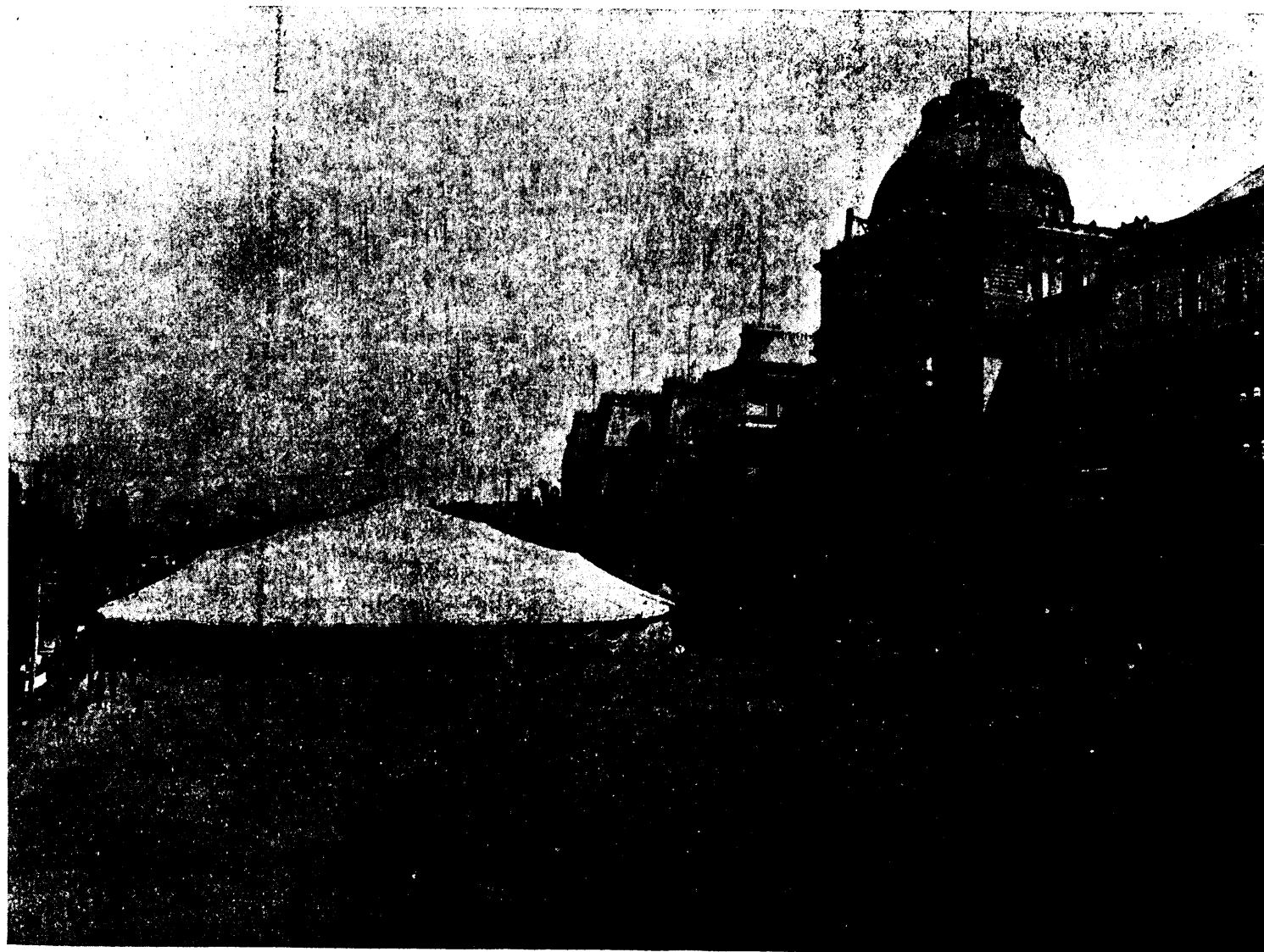
A la librairie G.-A. et W. Dumont (1826, rue Ste-Catherine), les acheteurs trouveront un beau choix de livres de piété, de littérature, de connaissances utiles, etc. Imagerie religieuse et profane. Chaplets, statuettes, crucifix sur pied, médailles, etc., etc.



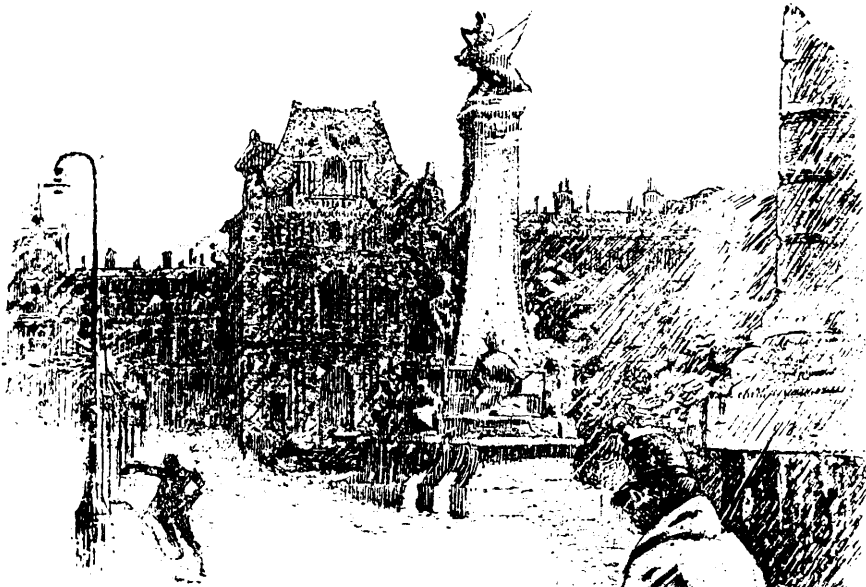
L'EXPOSITION DE CHICAGO.—LA GRANDE COUR LE SOIR.—ILLUMINATION A L'ELECTRICITE DE LA FONTAINE MACMONNIE



MONTREAL.—L'INTÉRIEUR DE LA SALLE D'EXERCICES PENDANT LA CONVENTION DE LA SOCIÉTÉ —Photographie Arless



MONTREAL.—VUE DU CHAMP-DE-MARS : LA GRANDE TENTE DE LA "CHRISTIAN ENDEAVOR SOCIETY"—Photographie J.-N. Laprès



EN FACTION

NOUVELLE

—Une, deusse ! Une, deusse ! chantonne le petit pioupiou en arpentant de large en large le court espace de terrain prescrit par le règlement ; une, deusse ! une, deusse !—et les talons de ses godillots laissent à chaque pas leur empreinte dans la neige épaisse comme un tapis d'ouate.

Perdu dans une capote trop large, ayant peine à soutenir son fusil dont l'acier lui glace les doigts à travers ses gants de coton, Louisic Guinvarch, fusilier à la quatrième du second, songe tristement aux deux mortelles heures qu'il lui faut demeurer là, en faction, par cette terrible nuit de décembre, sous la neige tombant en flocons serrés, avant de réintégrer le corps de garde à l'atmosphère surchauffée. Vingt minutes au plus se sont écoulées depuis l'instant où le camarade, qu'il est venu relever, lui a transmis la consigne, et déjà la bonne provision de chaleur emportée du poste s'est évanouie, trop tôt absorbée par l'atroce température. Sur cette place du Carroussel ouverte à tous les vents, la bise s'engouffre en un sifflement aigu, lui fouettant au visage durcie qui pique la peau comme des pointes d'aiguilles ; des pieds à la tête, le froid l'envahit.

A plusieurs reprises, il s'est arrêté devant un banc de pierre dissimulé entre deux énormes piliers,—abri sûr et bien tentant où l'on se blottirait à l'aise, protégé, sinon contre le froid intense, au moins contre le vent qui brise et la neige aveuglante ; mais, pris d'appréhensions, le factionnaire a continué sa pénible promenade. C'est que, si grande que soit la tentation, il a deux graves raisons, le fusilier Guinvarch, pour ne pas y succomber. D'abord les sages recommandations du major qui lui trottent par la tête ; ensuite, et surtout, le souvenir d'une émotion violente ressentie à cette même place, un mois auparavant. Cette nuit là, bien qu'elle fût moins dure que celle-ci, l'imprudent n'avait pas résisté au banc tentateur, et c'est par un hasard béni qu'il s'était réveillé d'un sommeil de plomb juste à temps pour apercevoir la silhouette élégante du lieutenant des Evettes se profilant en haut de la place.

Bon pour les hommes, le lieutenant des Evettes, mais à cheval sur le service ; et, avec cela, d'une activité désespérante ; jamais lassé, toujours présent au quartier, à l'exercice, ici, là, et le soir—histoire de se dégourdir les jambes—courant le monde, les soirées, et profitant de ses rentrées tardives au milieu de la nuit, pour tomber, à des heures impossibles, sur les hommes de garde. C'est précisément au cours d'une de ces inspections nocturnes qu'il avait failli pincer le fusilier Guinvarch dormant en faction. Rien qu'à la pensée de la punition si miraculeusement esquivée, le malheureux tremblait encore.

—J'y ai coupé une fois, mais faut pas jouer avec la veine, murmure-t-il toujours hésitant, quand le va-et-vient de sa monotone faction le ramène devant le banc aux dangereuses séductions.

A la vérité, ce serait folie de s'aventurer dans les rues par un temps pareil ! La place du Carroussel n'est pas tenable, d'ailleurs ; bêtes et gens succombent sous l'ouragan. Le cheval étique d'un maraudeur, insensible aux coups de fouet comme sourd aux jurons de son maître, est resté en détresse près du guichet de l'Échelle ; plus loin un ivrogne attardé, après de louables mais inutiles efforts pour gagner les quais, a pris le sage parti de s'écrouler sur un tas de pierres et d'y attendre le retour de l'accalmie. Quel mortel audacieux oserait entamer la lutte avec les éléments déchaînés ?

La neige, cependant, redouble d'intensité, et la bise souffle toujours plus aiguë....

—Une, deusse ! Une, deusse ! répète l'infortuné Louisic, essayant d'entraîner dans le rythme de sa voix grelottante ses jambes qui se raidissent.

Et ses yeux, rougis de froid, se portent sans cesse vers l'horloge du Pavillon de Flore, dont les aiguilles lui semblent demeurer immobiles sur le cadran.

Trois heures sonnent ! Encore une grande heure de faction ! Une heure, c'est-à-dire un siècle à souffrir. Car c'est une réelle souffrance qui, maintenant, s'empare du malheureux soldat, souffrance si forte qu'elle le ferait pleurer. L'estomac tordu, le dos comme brisé, les nerfs morts, le courage l'abandonne pour marcher ; dans son cerveau annihilé, de véritables désespoirs s'éveillent, persistants, cruels. Non, jamais elle ne viendra la fin de cette douloureuse faction, et désormais il demeurera là, toujours, indéfiniment perdu au milieu de la glaciale tourmente qui l'enveloppe et lui fige le sang dans les veines !....

Phénomène bizarre ! Louisic a tout à coup une sensation qu'il ne peut définir : ses jambes fléchissent, impuissantes à le soutenir, et, chose étrange, il en éprouve un apaisement subit. Une sorte d'engourdissement l'alanguit, puis, comme bercé, sa pensée le transporte au pays, tout là-bas, dans sa chère Bretagne. Il revoit ce petit coin de landes qu'il a dû quitter brusquement, la ferme, avec tout ce qu'il regrette, et tout le passé des jours heureux prend corps et défile devant lui. Comme il faisait bon dormir dans le grand lit aux panneaux fermés, étouffant à demi sous la coiffe de plume ! Qu'elles étaient courtes les heures passées à la veillée, attentif au récit des légendes contées par l'aïeule, près de la cheminée flambant d'un feu de genêts desséchés !

Le souvenir de ces douces choses ravive ses regrets ; sa douleur augmente, des larmes lui montent aux yeux, et sa désespérance grandissant, Louisic s'écrie, vaincu :

—Sainte Anne ! plutôt mourir que souffrir ainsi.

—Sois satisfait, mon fi, répond une voix.

Une pauvre en haillons est là, près de lui, immobile, courbée sur son bâton.

—Arrière la femme, dit-il, quelque peu surpris de cette apparition. Et, comme elle ne fait pas mine de s'éloigner, il avance d'un pas, l'arme en avant.

—Calme-toi, mon fi.

—Au large, te dis je, et plus vite que ça.

—C'est mal de me chasser, Louisic Guinvarch, réplique la vieille, sans bouger....

Son nom ? Comment cette pauvre sait-elle son nom ?

—Tu me connais donc ?

Avec un petit rire strident comme un bruit de crécelle.

—Pardine, répond-elle.... tu es Louisic, Louisic Guinvarch....

Tu m'appelles, je viens....

—Je n'ai appelé personne.

—Ouais.... Ne viens-tu pas de dire que tu voulais mourir ? Ton souhait tombe à merveille, mon fi, continue la vieille, justement c'est ton tour. Lorsque cette horloge, dont tu suis la marche avec tant d'impatience sonnera trois heures, tu mourras.... Tes plaintes étaient si pressantes que, par charité, j'ai tenu à te prévenir. Prends courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir.

En prononçant ces derniers mots, elle se redresse légèrement, et Louisic Guinvarch se sent défaillir en apercevant une hideuse tête de mort, grimaçant sous la capuche sombre de la pauvre.

Quand il reprend ses sens, la vieille n'est plus là, mais il perçoit distinctement sa voix cassée qui domine la tempête pour lui crier encore :

—Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir.

* *

La bise souffle toujours plus glaciale, la neige tombe encore en flocons serrés, mais qu'importe la bise, qu'importe la neige, à Louisic Guinvarch, fusilier à la quatrième du second.

A la sensation pénible du froid qui, tout à l'heure, lui arrachait des larmes, a succédé une souffrance bien autrement cruelle : l'horrible appréhension de sa fin prochaine ; sans cesse, à ses oreilles, tinte la lugubre prophétie de la pauvre : " Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir."

Mourir, il va mourir ! Et cela sans répit, dans quelques instants ; car il ne doute pas de l'avertissement de la messagère maudite : lorsque l'horloge marquera trois heures, ce sera fini de lui ! Et comme si elle se fût rapprochée pour qu'il la pût mieux voir, l'horloge lui apparaît tout près avec ses aiguilles dont il voudrait ralentir la marche et qui semblent se hâter maintenant dans une course folle. Il a beau fermer les yeux pour échapper à cette obsession, dans l'obscurité de ses paupières closes, les aiguilles s'agitent, gigantesques, comme deux bras prêts à le saisir quand sonnera l'heure fatale.

Mourir, il va mourir ! C'est lui qui l'a voulu. Ah ! misère ! N'a-t-il pas imploré la mort comme une grâce, par pitié.... et pourquoi ? Pour s'affranchir d'un mal passager, d'un mal sans gravité dont rirait un enfant, un mal dont il n'a même plus souvenir, car il ne souffre plus, en vérité !

Mais qu'elle revienne donc, cette première souffrance, qu'elle revienne cent fois plus forte, et il l'endurera sans une plainte et surtout sans un souhait imprudent !

C'est horrible et bête tout à la fois, ce qui lui arrive ; un souhait qui se réalise avec une telle promptitude, un vœu exaucé aussi rapidement ! N'a-t-il pas désiré à maintes reprises être riche, revoir son pays, mille choses enfin, sans que la fortune lui ait fait meilleure mine, sans qu'il ait pour cela retrouvé jamais ses landes et ses menhirs. Et parce que, dans un moment d'impatience folle, de découragement exagéré, il a demandé—et sans grande assistance—à mourir, la mort répond à son appel ! Oh ! comme il les re

L'ANNONCE DU DÉBITANT

Vous tous que ceci intéresse, hommes et femmes, jeunes et vieux, citadins ou ruraux, écoutez :

Je vous informe qu'ayant ouvert récemment un débit de liqueurs fortes, j'entreprends de faire des ivrognes, des misérables et des mendiants, afin que ceux qui se conduisent honorablement dans la société soient chargés de pourvoir à leurs besoins.

En fort peu de temps, mais, moyennant rétribution, je puis préparer des sujets pour la mendicité, de même que pour Beauport et la Longue-Pointe ou autres asiles de fous, et je prépare aussi des recrues pour les prisons et pour l'échafaud.

Je puis procurer des esprits qui portent les hommes à se quereller, à voler, à répandre le sang, esprits qui, par leur action invariable, diminuent le bien-être, augmentent les dépenses et nuisent à la prospérité générale du peuple.

Je puis offrir, pour les différents goûts, des articles de cabaret qui augmentent le nombre des accidents, aggravent les maladies dangereuses et rendent incurables les maux qui, sans mes spiritueux, seraient fort anodins.

Je vous vends des potions qui, à quelques-uns, ôtent la vie, à d'autres la raison, et à un grand nombre leurs biens et à tous la paix ; des breuvages qui font que de bons pères de familles sont changés en démons furieux ; j'offre à tous des boissons qui font que les épouses deviennent veuves, les enfants orphelins, et qui font que tous mes clients en souffrent considérablement.

Grâce à la vente de mes liquides, la génération qui doit naître des meilleurs habitués de ma maison est sûre de croître dans l'ignorance et de causer un préjudice au pays.

Par mes liqueurs, les mères de familles oublient les besoins et les cris de leurs pauvres petits enfants, en même temps que la valeur de leur inestimable vertu. Par le contenu de mes flacons, je puis corrompre des hommes au caractère religieux, souiller la pureté des églises et produire la mort spirituelle, temporelle et éternelle des amateurs de mes produits.

Si quelqu'un avait l'impertinence de me demander ce qui me porte à accumuler de tels maux sur des gens relativement heureux, je leur répondrais honnêtement : l'argent, l'or, les billets de banque.

Je vis dans un pays libre, je paie patente pour détruire le cœur, la réputation, la faculté, l'âme et le corps de ceux qui m'honorent de leur patronage. Venez, venez tous, accourez ! Je m'engage à faire tout ce que je promets ; vous pouvez vous fier à moi pour cela. Ceux qui désirent attirer sur eux-mêmes ou sur leurs chers amis quelques-uns des maux indiqués ci-dessus, sont invités à mon comptoir où, pour quelques centins à la fois, je leur fournirai le sûr moyen de réussir.

Mon enseigne dit aux amateurs que les poches se vident chez moi, qu'on y fabrique des nez rouges, des vêtements loqueteux, des yeux abrutis. On y forme aussi des querelleurs, des faussaires, des joueurs, des élèves pour les pénitenciers, des larrons, des meurtriers, du gibier de prison et de futurs sujets pour la potence.

En outre, on y prépare des tombeaux aux buveurs, des chaînes aux forçats et des recrues sans nombre pour la grande armée des corrupteurs. Tout cela se fait dans ma maison en vertu de la loi ; les tribunaux eux-mêmes m'en reconnaissent le droit absolu, parce que je paye à l'octroi, aux commis des boissons, etc.

Chez moi, on voit des hommes dont le visage rappelait jadis l'image de Dieu, devenir semblables à des démoniaques, sous la triste influence du petit verre ; celui-ci a le pouvoir d'abrutir et de faire des époux autrefois sobres et bons, des maris cruels, à la figure bestiale, aux yeux sombres et injectés de sang. En outre, mes liqueurs les conduisent sûrement vers l'abîme éternel.

De plus, sachez que quiconque entre chez moi est le bienvenu et peut y

boire à loisir aussi longtemps qu'il a de l'argent, mais, quand il n'en a plus et que l'heure est venue de fermer ma taverne pour la nuit, tout buveur sera mis à la porte, même à coups de pied si cela est nécessaire, et qu'on lui donnera pour chambre la rue ou la place publique, pour lit le sol humide ou glacé et pour couverture la voûte du ciel.

Venez tous, donc, qui voyez cette annonce, prenez-en note. Je ne vous fais pas de vaines promesses.



On dort en faction, dit le lieutenant.—Page 141, col. 1



Au large, te dis-je, et plus vite que ça.—Page 140, col. 2

grette, ses imprudentes paroles, l'infortuné Louisic, et pour les racheter, les reprendre, que d'heures, d'heures encore, il passerait sous la neige, par les nuits les plus froides, par la bise la plus glaciale !

... Mourir, il va mourir ! L'heure est venue ; comme elles ont marché vite, les maudites aiguilles. Encore quelques minutes, des secondes, maintenant, et l'atroce vieille sera là, fidèle à sa parole....

C'en est fait, l'heure va sonner !....

Douter encore, impossible.... Espérer....

Trop tard ! Un pas a raisonné sur la neige, une main s'abat sur l'épaule de Louisic qui, mort à demi, implore :

— Sainte Anne, pitié....

— On dort en faction, maintenant, dit le lieutenant des Evettes ; huit jours de bloc, mon garçon, en attendant le cadeau du colonel ; allons, fixe !

Tout ahuri, le fonctionnaire se dresse dans l'encoignure où il s'est endormi, et présente machinalement les armes au lieutenant des Evettes qui s'éloigne en fredonnant un motif de valse.

Frottant de ses deux mains gourdes ses yeux ensommeillés, Louisic Guinvarch, fusilier à la quatrième du second, éprouve une sensation bien douce qui lui réchauffe le cœur.

— Imbécile, dit-il, je rêvais....

Et la joie de se retrouver vivant lui faisant oublier la punition encourue, il ajoute, avec un ouf de soulagement :

— Cette fois, j'y coupe pas, mais j' préfère encore ça !

ABEL MERCKLEIN.

FIN

LA GLOIRE DES NEZ

Mon nez purpurin, ton nez cramois,
Nous font tout pareils à deux roses rouges,
Et, rassérénant le vieux mur moisi,
Jettent des clartés dans nos sombres bouges.

Le nez, quand les yeux se sont alourdis,
Porte le flambeau sacré de la vie ;
Et le grand soleil des brûlants midis,
Devant cette poupra, est pâle d'envie !

O mon nez fleuri, somptueux rosier !
Je t'honore, ô ma trogée bien aimée !
La liqueur a beau racler mon gosier,
Si je l'aime, c'est qu'elle est parfumée.

Elle me rappelle ainsi les printemps
Que j'ai dépensés dans hautes herbes,
Mes jeunes amours, frais et palpitants,
Et le dôme obscur des grands bois superbes !

Elle me rappelle ainsi les senteurs
Qu'aux jours d'autrefois, j'ai tant respirées,
Que mon cœur, noyé par tant de douceur,
A failli mourir au milieu des prés.

J'estime, ô mon nez ! ton flair délicat ;
Mais surtout, flamboie encore, flamboie !
Je veux témoigner, par tout ton éclat,
De l'intensité de ma grande joie.

Étincelle aussi, nez de mon ami,
Du buveur exquis à la rouge lèvre,
Qui jamais n'emplit son verre à demi,
Qu'il boive xérés, pale ale ou genièvre.

Frère, nous boirons pendant quatre nuits ;
Puis, nos fronts rosés comme deux aurores,
Nous sortirons, vœufs de nos vieux ennuis,
Et nous serons ronds comme deux amphores.

MAURICE BOUCHOR.

NOTES ET FAITS

Histoire de la flatterie

On a publié à Londres, au siècle dernier, un recueil intitulé *Miscellaneous states papers*, où l'on trouve plusieurs lettres du duc de Buckingham, favori de Jacques Ier, roi d'Angleterre. Ces lettres finissent toutes par cette formule : " *Your humble slave and dog*. Votre très humble esclave et chien."

* * * *

Histoire de l'instruction publique

Jadis, en Angleterre, lisons-nous dans le *Musée des familles*, pour inspirer à la nation le goût de l'étude, on accordait la grâce de la vie au criminel qui savait lire et écrire. " Aussi, dit saint Foix, dans ses *Essais historiques*, n'était-il pas rare d'entendre les mères dire à leurs enfants : " Peut-être vous trouverez-vous un jour dans le cas d'être pendus (car alors on pouvait l'être pour le moindre larcin) ; c'est pourquoi il est bon que vous appreniez à lire et à écrire."

* * * *

L'homme qui oublie de vivre

" Il n'y a pour l'homme que trois événements, dit La Bruère, naître, vivre et mourir. Il ne sent pas naître, il souffre à mourir et il oublie de vivre."

Il oublie de vivre ! Que d'existences se dissipent en distractions inutiles et funestes, alors qu'un peu d'attention les remplirait de prières, de bonnes œuvres et de mérites ! Il suffit d'ouvrir les yeux pour trouver et d'étendre la main pour cueillir : la moisson est abondante. Ceux qui sont dociles à la voix du vrai et du bien sont les seuls qui vivent véritablement.

* * * *

Les plus petites mains

Ce sont celles des créoles, au dire de M. Lagneau, qui a fait des recherches sur la taille des extrémités ; les Basques jouissent à ce point de vue d'une réputation usurpée. M. de Mortillet a communiqué à ce sujet des chiffres que lui ont fournis les gantiers sur la *pointure des gants* dont s'approvisionnent les différents pays civilisés. D'après ces

chiffres, les créoles, Mexicains et Péruviens, auraient, hommes et femmes, la plus petite main. Point : 7-7 $\frac{3}{4}$ h. ; 5-6 $\frac{1}{2}$ f. Viennent ensuite les Espagnols et les Portugais, puis les Italiens et les Français, avec points : 6-7 $\frac{1}{4}$ f. ; 7 $\frac{3}{4}$ -8 $\frac{1}{2}$ h. La plus forte pointure est celle des Anglais : 7 $\frac{1}{4}$ -9 h. ; 6 $\frac{1}{4}$ -7 $\frac{3}{4}$ f.

Mais, comme on le lui a fait justement remarquer à la Société d'anthropologie, ces chiffres n'ont pas grande importance s'ils ne sont pas comparés à ceux de la taille.

* * * *

Histoire de la critique

L'on montra un jour à l'archevêque de Cantorbéry le manuscrit d'une comédie que Foote allait faire représenter. Ce prélat fit quelques observations sur la pièce, et releva surtout une expression consacrée à l'éloquence de la chaire que l'auteur avait mise dans la bouche d'un de ses personnages.

Foote, instruit de cette critique, alla voir l'archevêque à qui il protesta du ton le plus soumis, qu'il n'entendait donner aucun sujet de plainte à l'Eglise ; et, lui présentant son manuscrit, il le pria de vouloir bien corriger les expressions qui l'avaient choqué. Mais celui-ci, qui se défiait de la trop grande docilité de Foote, repoussa doucement le cahier, et dit, en riant à l'auteur :

— Vous voudriez bien pouvoir publier une comédie revue et corrigée par l'archevêque de Cantorbéry ; mais je suis obligé de vous refuser cette satisfaction.

* * * *

Variétés judiciaires

Il existait en Ecosse une singulière loi contre les criminels qui ne voulaient pas parler en justice. Ce silence faisait que si le criminel était condamné à mort, il n'était point exécuté publiquement et son bien n'était pas confisqué. S'il avait jusqu'au bout persisté dans son refus de fournir des explications, après l'avoir conduit dans un souterrain on le déshabillait entièrement, et on l'étendait dans une espèce de tombeau, les pieds plus élevés que la tête. Dans cette posture, qu'il ne devait plus quitter, on chargeait diverses parties de son corps avec des poids de fer et des pierres. On lui donnait du pain et de l'eau, mais alternativement, de sorte que le jour où il mangeait il ne bût pas, et *vice-versa*. On continuait ce régime jusqu'à sa mort. On cite des patients qui vécurent ainsi cinq ou six jours. On en vit, après la révolte d'Ecosse, en 1745, de nombreux exemples. Cent quatre-vingt-un malheureux se résignèrent à cette mort horrible pour conserver leur fortune à leur famille.

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

La femme est faite pour charmer ; c'est pour elle un devoir absolu, devoir né d'un sourire du Créateur, au Paradis terrestre. Tombé avec Eve sur notre monde de misères, ce devoir s'est accru, élevé, ennobli de celui de la consolation. Qui ne le comprend pas n'est pas femme. Charmer les ennuis, soutenir les efforts, consoler les douleurs, voilà, certes, une belle part dans la vie ; physiquement et moralement la femme en a reçu le don, le pouvoir, la mission.

Mais enfin, dira-t-on, quel est l'âge le plus charmant de la femme ? Jeune fille ou mère, c'est celui où elle sort de son étroit égoïsme, de sa puérole vanité, pour être vraiment aimable, vraiment aimante, où sa bonté rayonne largement ; la saison où sa sérénité et sa joie planent au-dessus des orages.

Il est un grand attrait qui vient du cœur, une harmonie née de l'heureux accord des vertus, des beautés morales, et qui illumine la beauté extérieure d'un reflet poétique et touchant.

Et pour finir, la femme est charmante à tout âge, lorsqu'elle reste la créature bénie qui doit être le canal des amabilités du ciel pour la terre.

L. D.

* * * *

Les mois : Juillet

Ce mois, lors de la fondation de Rome, reçut le nom de *Quintilis*, c'est-à-dire de *cinquième*, et il le

porta jusqu'à la fin de la république. A cette époque, *Jules-César* ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, *Marc-Antoine*, en sa qualité de cousul, ordonna que, pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, le mois de *Quintilis* ne s'appellerait plus désormais que *Julius*, du nom du réformateur. La réputation de César, bien plus que la volonté de Marc-Antoine, fit sans doute adopter ce changement ; et nous mêmes aujourd'hui nous honorons le plus célèbre des Romains toutes les fois que nous prononçons le mot de *Juillet*, formé de *Julius*.



JUILLET ou Jules César conduit par le Lion

Quelques mythologistes anciens ont représenté le mois de Juillet par un homme tout nu, dont les membres sont hâlés par le soleil ; il a les cheveux roux, liés de tiges et d'épis, et porte des mûres dans un panier. Quelques modernes l'ont habillé de jaune et couronné d'épis. Le signe du Lion désigne l'excès des chaleurs.

Le mois de Juillet chez les Romains n'avait rien de remarquable que la fête des *Ambavales*. Elle se célébrait en l'honneur de Cérés, deux fois l'année ; la première, au printemps, avait pour objet de rendre la déesse favorable ; la deuxième, à la fin de la moisson. Chez les Athéniens, le mois de Juillet commençait l'année, et ramenait tous les jeux olympiques, la fête la plus solennelle de toute la Grèce. Les Égyptiens célébraient en ce mois la fête de l'inondation du Nil, pour obtenir du ciel que leur fleuve, en se répandant sur les campagnes, y portât la fertilité. Ce phénomène annuel était pour eux, ce qu'il est encore pour leurs descendants, l'époque la plus intéressante de leur année.

La constellation du Lion était, selon les anciens mythographes, le lion de la forêt de Némée.

Le mois de Juillet était sous la protection de Jupiter.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

La mariée (après le mariage)— Alfred, tu m'as promis une surprise après notre mariage Dis qu'est-ce ?

Le marié (veuf)— J'ai six enfants, mon ange.

* *

Fin de conversation :

— Enfin, monsieur, vous avez dit que j'étais un filou ?

Non, monsieur ! Je l'ai beaucoup entendu dire, mais je ne l'ai jamais répété.

* *

Dialogue mondain :

— Quel âge donnez-vous à la comtesse ?

— Personne ne l'a jamais su....

— Et l'on dit que les femmes ne savent pas garder un secret....

* *

Machin.— On me dit, mon professeur, que vous vous êtes rendu maître de toutes les langues modernes

Le professeur polyglotte.— Excepté de celle de ma femme et de celle de ma belle-mère.

CHOSSES ET AUTRES

—Un simple pied de tabac produit environ 36,000 graines de semence.

—L'espagnol est parlé par une population de 48,000,000.

—Quelques espèces de papillons pondent au delà de 100,000 œufs.

—On a acquis la preuve que des tortues avaient vécu pendant 300 ans et au delà.

—La Commercial Bank, de Manitoba, a suspendu ses paiements. On s'attendait depuis quelque temps à cette issue. Les succursales de cette banque, au nombre de neuf, ont également fermé leurs portes.

—La récolte du blé à déjà commencé dans le sud de l'Allemagne, en Autriche et dans la Hongrie. Partout, sauf le long du Danube et dans le sud de la Hongrie, la récolte a été endommagée par la sécheresse.

—Une horloge colossale vient d'être placée au fond du hall des voyageurs, à la gare d'Orléans, à Paris. Le diamètre de cette horloge ayant près de 14 pieds, le cadran a, par conséquent, plus de 40 pieds de circonférence. La grande aiguille a près de 6 pieds de longueur. Les divisions des cinq minutes sont distancées les unes des autres de 3 pieds environ, et celles de 1 minute d'environ 8 pouces. Naturellement, on voit très aisément l'aiguille des minutes se mouvoir autour de cet énorme cercle.

—Dans l'Etat du Nevada se trouve le lac Mono ; il est tellement saturé de soude, de borax et d'autres minéraux en solution, que le linge à laver est absolument propre en le plongeant dans l'eau du lac pendant une demi-minute. L'eau agitée donne naturellement une écume savonneuse, et, par les grands vents, on voit sur le bord où les vagues sont lancées, un mur d'écume de 3 ou 4 pieds de haut. Dans le voisinage de la ville de Rawlins, sur la ligne du "Pacific Union Railway," on a découvert, il y a peu d'années, un autre lac d'une grande richesse de soude. Il a une circonférence de plusieurs mi les et peut fournir 65,000 tonnes de soude par an.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques. Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

ENIGME

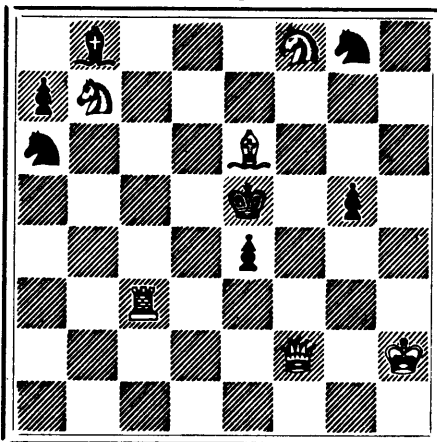
Je ne suis pas ce que je suis ; si j'étais ce que je suis, je ne serais pas ce que je suis.

CHARADE

Que d'animaux utiles, débonnaires,
Que d'animaux nuisibles sanguinaires,
Cherchant à peine nés, saisissent, pressent l'un !
L'autre en feuille réduit s'emploi,
Et doit son être au fer, minéral t'ès commun.
L'entier est pièce de monnaie,
Qu'à Madrid, fameuse cité,
Dans sa main le marchand voit et palpe avec joie ;
Mais à Paris, mot sans réalité.

No 112—PROBLEME D'ECHECS

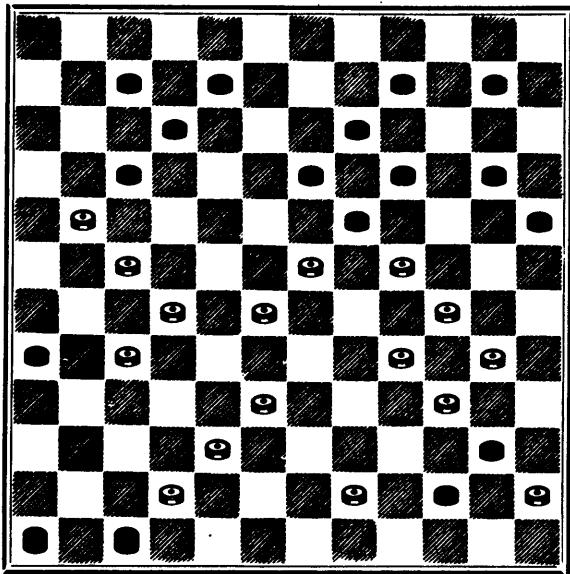
Composé par M. G. H. Walcott
Premier prix du concours du Manchester Weekly Times
Noirs—7 pièces



Blancs—6 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 110.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. A. Bleau, Montréal
Noirs—17 pièces



Blancs—16 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution de l'Enigme : Girouette.

Solution du problème de Dames No 108

Solution du problème d'Échecs No 110

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
47	41	36	47
48	42	29	40
31	25	20	46
39	41	26	36
42	3	21	37
3	71	19	45
71	12	6	17
68	62 gagnent.		

Solution du No 111

- 1 C 6 D
- 2 D 5 T R
- 3 D 1 D, échec et mat.
- 1 5 e D
- 2 R 6 C
- 1 R 4 F
- 2 R 5 C
- 2 D 3 D
- 3 D 3 T D, échec et mat.
- Et autres.

Solutions justes par MM. J. B. Guy, Montréal ; A. Campbell et J. Vary, Ste-Cunégonde.

ANNONCE DE

JohnMurphy & Cie

VISITEZ NOS MAGASINS

DURANT NOTRE

GRANDE VENTE

A NOS

Nouveaux Magasins

Escomptes variant de 10 à 75 par cent

Exigez que l'on vous donne les Escomptes sur toutes marchandises.

Profitez de cette occasion unique, et faites vos achats durant cette grande vente.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2102

Federal Tel. 58

Lapres & Lavergne

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Lapres appartenait autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 7283

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

A^{N^D}

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors deMontréal.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT



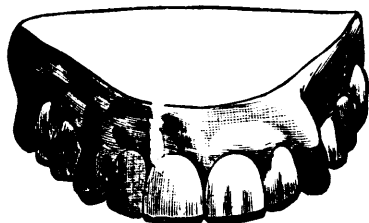
REMEDE NATUREL POUR LES
 Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
 Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
 condrie, Mélancolie, Inébrété,
 Insomnie, Etourdissement,
 Faiblesse du Cerveau et
 de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
 nerveux, calmant toute irritation et aug-
 mentant l'effusion et la force du fluide ner-
 veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
 laisse aucun effet désagréable.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies
 Nerveuses sera envoyé gratuitement à
 toute adresse, et les malades pauvres
 peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig
 de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuelle-
 ment préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co, London
 Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent
 Montréal, Qué.; LaRoche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plom-
 bage de dents, en porcelaine et en verre,
 plus résistant que le ciment, imitant par
 faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire
 les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
 cette préparation délicate et rafraichis-
 sante. Elle entre lent le scalpe en bon e san-
 té, empêche les peaux mortes et excite la
 pousse. Excellent article de toilette pour la
 chevelure. Indispensable pour les familles
 \$5 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien
 122 rue St-Laurent.

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

LES NOUVEAUX ABONNES
 De quatre, six et douze mois
 Recevront gratuitement le feuilleton en
 cours de publication "Les Mangeurs de
 Feu."

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la
 bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on
 se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie.
 N. B —Ordres de la campagne remplis avec soin.
 Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. E. ROUCHE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 124, St-Jacques
ARTHUR HENRI, Agent du dept français. **PIERRE DUPONT,** Insp. des Agence

**PACIFIQUE
 CANADIEN**

EXCURSIONS

AU

MANITOBA

ET DANS

L'OUEST CANADIEN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR

seront vendus les

13, 20 et 27 JUIN, et le 11 JUILLET 1893

Bons pour 40 jours

A Deloraine et retour	} \$28
Reston ..	
Estevan ..	
Biscarath ..	
Moosomin ..	
Regina ..	} \$30
Moose aw ..	
Yorkton ..	} \$35
Prince Albert ..	
Calgary ..	} \$40
Edmonton ..	
& Retour ..	

Pour l'Exsition Colombienne, de
 Montreal à Chicago & retour.... \$24

De Vancouver à Alaska
 & retour \$95

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
 129 RUE ST-JACQUES
 COIN DE LA RUE ST-FRANCOIS XAVIER.

A. LEOFRED
 (Gradué de Laval et de McGill)
INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales :
 Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la
 Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque
 de commerce, etc., préparées pour le Canada
 et l'étranger.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés,
 12 Planches de patrons et broderies.
 Modes pratiques, savoir-vivre, partie lit-
 téraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures
 coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20
 par an, à l'étranger.

Directrice : **Mme LOUISE D'ALQ,**
 4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au *Monde Illustré.*

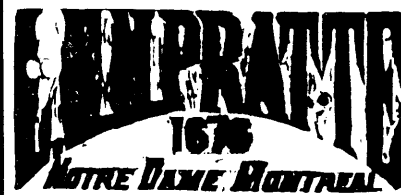
Saint-Nicolas, journal illustré pour
 garçons et filles, paraiss-
 sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
 nements partent du 1er décembre et du 1er
 juin. Paris et départements, un an : 18 fr.;
 six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20
 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie
 Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

**ORGUE
 EOLIEN**

La plus grande Merveille Musicale.
 Visite et correspondance sollicitées.

Seul importateur des Pianos

Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin e
 des Orgues Eoliennes, Peloubet et
 Dominion.



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite
 par les

**Poudres
 Orientales**

les seules

qui assurent en trois
 mois et sans nuire
 à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
 mière classe. Dépôt général pour
 la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL Tél Bell 6512

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.

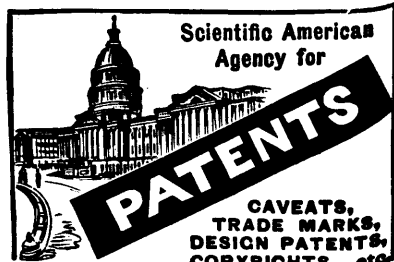
Téléphone no 2113.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier



Scientific American
 Agency for
PATENTS
 CAVEATS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc
 For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address **MUNN & CO.,**
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.